

LE LABOUR, QU'EST-CE QUE C'EST ?

De toutes les activités humaines, le labour est une de celles qui nous sont les plus mal connues, tout en étant une des plus familières. Tout le monde a eu l'occasion de voir des tracteurs au travail dans les champs. Mais c'est peut-être cette évidence qui nous masque la réalité. Comme dans *La Lettre volée*, d'Edgar Poe, on ne sent pas le besoin de regarder de près ce qui se voit trop facilement. Tout le monde croit savoir ce que c'est que labourer, et personne ne s'interroge.

Le résultat, c'est que l'histoire des labours - et sous le terme *histoire*, j'inclus la géographie, l'ethnologie et les autres sciences humaines, ainsi que l'agronomie proprement dite - est une *terra incognita*. Avec cependant une exception partielle, que je dois signaler. Avant la généralisation du tracteur, l'extraordinaire diversité des instruments aratoires selon les régions avait tellement frappé les folkloristes qu'il s'était formé chez eux une véritable école de recherche sur ce thème. Née dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en Suède¹, cette tradition atteignit son apogée au milieu du XX^e siècle, après la publication de la somme de Paul Leser, *Entstehung und Verbreitung des Pfluges* (1931). Il ne faut pas rejeter avec dédain cette tradition, comme étant le fait de folkloristes. Car si elle a ses limites, elle a aussi ses richesses, dont A.-G. Haudricourt et M. Jean-Brunhes Delamarre ont tiré le meilleur parti dans cette autre grand classique qu'est *L'Homme et la charrue* (1955, rééd. 19??). On leur doit la distinction cardinale, et que je crois définitive, entre araires (à structure symétrique) et charrues (à structure dissymétrique).

Reste qu'étudier les instruments sans regarder de près comment on s'en sert ne peut donner que des résultats assez limités. C'est pour cela, les historiens futurs nous le confirmeront sans doute, que l'école folkloriste est morte de sa belle mort dans les années 1970 - en même temps, remarquons-le au passage, que les attelages de chevaux et de bœufs disparaissaient de nos paysages. On avait bien vu la diversité des instruments, qui est un vrai problème, dont la solution est encore éloignée. Mais parce qu'on croyait savoir ce que c'était que labourer, on avait cherché de tous côtés l'explication de cette diversité, sauf dans la diversité des pratiques de labour elles-mêmes. Qu'on me pardonne, ici, de parler de moi. Mais c'est peut-être parce qu'étant d'origine citadine et sans lien familial avec le monde rural, j'avais moins de difficultés que d'autres à m'avouer que je n'y connaissais rien, que je me trouvais en mesure de poser la question qui fâche. Qu'est-ce que labourer ? Si je n'en savais rien, je constatai bien vite que les autres n'en savaient pas beaucoup plus que moi. Surtout lorsque leurs attaches paysannes ou leur formation agronomique leur donnaient à croire le contraire. Il fallait donc retourner aux sources. Pas aux sources récentes, dans lesquelles la modernisation avait tout effacé. Pas aux sources trop anciennes, allusives et difficiles à interpréter. Mais entre les deux, il y avait heureusement cet admirable XVIII^e siècle, avec entre autres les *Eléments d'Agriculture* de Duhamel du Monceau (1762), qui furent pour moi une véritable propédeutique...

Plus de trente-cinq ans ont passé depuis ces premières lectures. Je vais me borner à en résumer l'acquis de façon un peu scolaire.

Le premier point sur lequel il me semble nécessaire d'insister, c'est qu'il ne suffit pas de parler du labour en général, même si on entend que les modalités de l'opération doivent varier considérablement en fonction des sols, des climats, etc. Dans les anciennes agricultures

¹ Le texte inaugural d'Anders Berch, *Methodus investigandi origines gentium ope ruralium instrumentorum* a été publié dans *Histoire et sociétés rurales* (1994, 1 : 191-200) avec une traduction due à Corinne Beutler.

de l'Europe, en effet, il n'y a pas un mais plusieurs labours, c'est-à-dire plusieurs opérations différentes, dont le nombre dans chaque région est à peu près fixé par l'usage, et qui occupent chacune une place précise dans le cycle cultural. Ces différents labours se suivent et en se ressemblent pas. Ils sont exécutés dans des conditions différentes et dans des buts différents, souvent à l'aide d'instruments différents, ou sinon avec un instrument dont les organes ou le réglage sont modifiés à chaque fois. Et chaque labour est si bien distingué des autres qu'il a un nom particulier, comme on en trouvera quelques exemples un peu plus loin et dans d'autres contributions à ce volume.

Les *Atlas linguistiques de la France par régions*, publiés par le CNRS à partir des années 1950², donnent de ce vocabulaire l'inventaire le plus complet que nous ayons à l'échelle de la France entière, même s'ils est loin d'être exhaustif. Or c'est un vocabulaire que le français courant (ou littéraire, ou citadin, etc., qui est aussi celui que parlent les agronomes) ignore absolument. Cette ignorance est un fait ancien. Elle remonte à la fondation de l'Académie Française en 1634, dont une des premières tâches fut d'épurer la langue de tous les termes bas et orduriers, mais aussi des termes de métiers qui en compromettaient l'élégance³. Et malgré les vicissitudes ultérieures, il faut bien reconnaître que nous restons les héritiers de ces siècles d'épuration linguistique. Nous avons toujours beaucoup de mal à accorder l'existence à des choses qui n'ont pas de nom en bon français. Et inversement, nous éprouvons beaucoup de répugnance à remettre en cause des notions fausses, mais qui sont reçues dans la langue. C'est ce dont nous allons voir maintenant quelques exemples.

Que sont donc ces différents labours, qui se suivent mais ne se ressemblent pas ?

Il faut commencer par rectifier l'énorme contre-sens qui pèse depuis quelque trois siècles sur la notion de *jachère*. Contrairement à la notion qu'en donne le langage courant, la jachère n'est pas le « repos » du sol après une, deux ou trois récoltes. La jachère, encore appelée *guéret*, *sombre*, *versaine*, *cotive*, etc. (avec de nombreuses variantes, voir Carte), se définit ainsi : **l'ensemble des labours de printemps et d'été destinés à la préparation des semailles d'automne**. Et ces labours sont au moins trois :

- le premier, qui porte le plus souvent un nom dérivé du nom de la jachère elle-même : *lever les jachères* ou *jachérer*, *lever les guérets* ou *guéreter*, *sombrer*, *verser*, etc. ; ce premier labour est fait ordinairement entre avril et la mi-juin ;
- le second, dont le nom fait souvent référence à cette place de second dans la série : *biner*, *retailer*, *recasser*, *relever*... ; ce second labour est souvent répété une ou plusieurs fois (*rebiner*, *tiercer*, *traverser*...) ;
- le dernier, qui laisse le champ dans son état définitif : *labourer à demeure*, *labourer à blé*, etc.

On trouvera d'autres termes dans le tableau ci-joint. Ce qu'il faut retenir, c'est la généralité du modèle de la jachère à trois labours (ou plus, suivant le nombre de *rebinages*). Il est présent dans l'*Illiade*, c'est-à-dire dans la Grèce du VIII^e siècle avant notre ère. Et il reste la norme dans la quasi-totalité des terroirs européens jusqu'au XIX^e siècle. On a beaucoup glosé sur la suppression des jachères. C'était prendre les désirs des agronomes pour des réalités. Les jachères n'ont reculé que lentement, avec la diffusion des engrais commerciaux, avec surtout l'accroissement des puissances de traction qui ont permis d'accélérer considérablement l'exécution des façons culturales. Mais malgré plusieurs exceptions, ces innovations ne feront guère sentir leurs effets avant le XX^e siècle. Les exceptions peuvent être rangées en trois catégories. Il y a d'abord les régions où, à cause de la rigueur des hivers

² Voir l'exposé de Mme Simoni-Aurembou.

³ Cet objectif figure en toutes lettres dans les éditions du *Dictionnaire* de l'Académie publiées au XVII^e siècle (voir les préfaces). L'exclusion des termes de métiers, assimilés aux termes vulgaires ou orduriers, n'est pas de mon invention. Elle y est explicitement justifiée par le fait que les uns et les autres sont également étrangers au langage des *honnêtes gens*, que l'Académie veut promouvoir.

essentiellement, on ne faisait que des céréales de printemps : on ne fait pas de jachères quand on ne cultive pas de céréales d'hiver. Il y a en second lieu les banlieues des villes et certaines régions littorales ou fluviales, où l'abondance de la main-d'œuvre et des engrais rendait possibles des systèmes de culture complexes, dans lesquels les céréales ne jouaient qu'un rôle accessoire. A quoi on peut ajouter des régions si exclusivement tournées vers l'élevage que l'essentiel des terres y étaient en prairies ou en cultures fourragères. Mais au total, et bien qu'on ne dispose d'aucune évaluation précise, il est probable qu'avant le dernier tiers du XIXe siècle, les régions sans jachères ne représentaient pas plus de 10 % des surfaces cultivables de l'Europe continentale, et probablement beaucoup moins.

Voilà donc pour la jachère avec ses trois labours (sans compter les rebinages). Il faut y ajouter :

- le labour des avoines de printemps, qui souvent ne portait pas de nom spécial ; on disait simplement *faire les avoines* ; c'était un labour unique, donné juste avant le semis, en février-mars ;
- le ou les labours pour l'orge de printemps (pas plus de deux ordinairement), le premier en hiver (*entr'hiverner* par exemple), le second au moment de semer ;
- les labours pour le millet, le maïs, la pomme de terre, etc., où les outils à bras (bêche, houe) jouaient un rôle important ;
- sans oublier la vigne, qui a dans chaque région sa série propre de labours et l'outillage spécialisé qui va avec...

Pour être tout à fait complet, il faudrait en outre tenir compte des labours de défrichage, qui portaient eux aussi un nom particulier, comme *rompre* un peu partout, ou *briser* en Normandie. Mais ce qui importe ici, ce n'est pas une exhaustivité manifestement impossible à l'échelle de la France, et à plus forte raison de l'Europe. Ce qui importe, c'est de prendre compte d'une réalité qui était propre à toutes les agricultures d'autrefois. Où que nous allions, nous devons nous attendre à trouver un nombre déterminé de labours, cinq ou six ou huit ou dix, labours qu'il faut absolument identifier *techniquement* si nous voulons comprendre quelque chose, non seulement à l'outillage et aux formes si diverses qu'il peut prendre ici et là, mais aussi au calendrier des travaux, aux assolements, à l'équilibre agriculture-élevage, et finalement à l'ensemble du système de culture. On ne peut espérer comprendre la pensée, le raisonnement paysans que si on a observé concrètement ce qu'ils font et comment ils le font. Travail fastidieux peut-être (tant du moins qu'on n'en a pas compris les enjeux), mais travail à défaut duquel on risque les contre-sens les plus stupides - comme celui qui règne encore sur la notion de jachère.

Pour en terminer avec ce genre de contre-sens, je crois utile de faire également le point sur les différents **états du champ** qui se succèdent dans le cycle cultural. Ils sont au nombre de quatre :

1° La *jachère*, qui est donc l'état de la terre en cours de préparation pour les semailles d'automne. Sa durée est ordinairement de cinq à six mois, entre le premier labour (avril-mai) et les semailles (octobre). Il arrive que le premier labour soit avancé de quelques mois, et que la durée de la jachère atteigne donc huit à dix mois. Mais c'est un maximum. Une jachère normale ne dure jamais une année pleine.

2° Après les semailles et jusqu'à la récolte, les champs ensemencés (latin *arva*) n'ont pas toujours de nom spécial en français ; on les désigne simplement par « les blés », « les cultures », « les emblavures », etc. La seule exception, à ma connaissance, est la région du Nord, où le mot *avéties* traduit exactement le latin *arva*.

3° Après la récolte et jusqu'au premier labour de la culture suivante, les champs sont en *chaumes*, *éteules*, *restouables*, etc. Ce vocabulaire très varié remonte à deux mots latins, *calamus* et *stipula*, qui désignent tous deux la tige des graminées. Mais il existe aussi de nombreux termes spéciaux pour les chaumes de blé, d'avoine, etc. Le champ reste en chaumes

longtemps : au moins huit mois entre la récolte (juillet-août) et le premier labour des jachères (avril-mai) ; au moins six mois entre la récolte (*id.*) et le labour des avoines (février-mars).

4° Si les chaumes ne sont pas labourés dans les délais ci-dessus, c'est qu'on les laisse venir en herbe pour servir de pâturage pendant une ou quelques années. Ce pâturage temporaire porte un nom qui varie d'une région à l'autre : j'ai proposé de retenir celui de *pâtis*, qu'on trouve souvent dans l'Ouest. *Pâtis* traduit très exactement l'allemand *Dreesch* ou *Eggart*, et l'anglais *ley* ou *lea*, qui avaient exactement le même sens avant que les prairies temporaires ne prennent de l'importance.

Jachère, *terre ensemencée*, *chaumes* et *pâtis*, voilà donc les quatre notions nécessaires pour décrire les états successifs du champ dans un cycle cultural. Elles ne sont pas tout à fait suffisantes, et on trouverait sans doute bien des cas où il faudrait les préciser davantage. Mais elles sont nécessaires. Elles représentent le minimum en deçà duquel, qu'on me pardonne d'y revenir une fois de plus, tous les contre-sens deviennent possibles. Et en particulier, le contre-sens sur la notion de *jachère* tient évidemment à ce qu'on a confondu les jachères et les chaumes, ou pire encore les jachères et les pâtis. Une confusion que les paysans n'ont jamais faite, parce que les contraintes de leur métier les obligent à savoir de quoi ils parlent.

Deux derniers points.

Le premier concerne la technique pour enfouir les semis. Dans les deux tiers de la France, en gros au Sud et à l'Ouest de la fameuse ligne Saint-Malo-Genève, on ne *hersait* pas les semis. La herse, d'ailleurs, y était rare ou même parfois inconnue. C'était le dernier labour des jachères qui enterrait les semis. Et là où ce procédé dominait exclusivement, par exemple dans le Berry de George Sand, ce dernier labour s'appelait *couvrir* et les semailles devenaient les *couvrailles*. Au Nord et à l'Est de la même ligne, les deux procédés avaient cours, en fonction des circonstances. Tantôt on *semait dessous* ou *sous raies*, c'est-à-dire qu'on enterrait les semis par le dernier labour. Tantôt on *semait dessus*, c'est-à-dire après le dernier labour, et on *hersait* pour enfouir les semis. Il arrivait même qu'on fasse les deux à la fois, c'est-à-dire qu'on sème une partie des semences *dessous*, et le reste *dessus*... Ce ne sont pas des détails insignifiants, mais je n'en propose pas ici d'interprétation. Tout ce que je veux dire est qu'on ne peut pas non plus se permettre de les négliger si on veut comprendre.

Mon tout dernier point sera pour rappeler qu'un araire ou une charrue creuse une *raie*, jamais un *sillon*. Mais je n'ai pas besoin d'y insister, puisque cette mise au point a été faite dès l'origine de notre colloque, dans le document qui a été remis aux participants⁴.

F. Sigaut, le 17 mars 2007

⁴ Disponible sur